

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Francine Noël à l'école de Michel Tremblay
Myriam première de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur,
1987, 532 p., 19,95\$.

Louise Milot

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38691ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1988). Review of [Francine Noël à l'école de Michel Tremblay / *Myriam première* de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur, 1987, 532 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (50), 22–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Francine Noël à l'école de Michel Tremblay

consume et empoisonne sa vie, l'autre pour obéir à la folie allumée en lui par l'alcool. Cependant, le geste démentiel du père, d'autant plus explicable que celui-ci ne bénéficie pas des divers exutoires auxquels peut recourir son fils, permet à ce drame du silence d'atteindre un paroxysme à partir duquel s'amorce enfin la délivrance, entendue dans un sens presque obstétrical. Les tensions se dénouent au cours d'une scène où il paraît bien difficile, en dépit des affirmations contraires de l'auteur, de ne pas lire d'inceste. Elliptique et d'une ambiguïté achevée dans la formulation, au point qu'à la lecture on finit par se demander si l'on n'erre pas, cette scène ne saurait pourtant être interprétée différemment en raison même de la dynamique profonde du roman et des signes qui la préparent et en exigent l'accomplissement.

Néanmoins, il s'agit d'un singulier acte d'inceste puisqu'il ne semble pas émaner d'un désir purement sensuel et encore moins sexuel. D'ailleurs, dès le début du récit, le fils, allongé nu près de son père également nu à l'issue d'une baignade, déclare : « Je n'ai pas de réel désir pour ce corps indépendant, seul, magnifique », et on continue volontiers à le croire sur parole après l'étreinte de la fin. À la réflexion, on comprend que ce fils altéré d'amour paternel n'avait au fond pas d'autre chemin que celui de la chair pour arriver à dégeler l'âme de son père durci par la vie, aussi l'a-t-il emprunté comme d'autres s'accrochent à une planche de salut. Jamais donc n'aura été plus vraie l'affirmation selon laquelle toute connaissance passe à travers les sens, ce qui vaut dans l'ordre du cœur, comme l'enseigne *Le Fou du père*. Le roman s'achève sur un accord qu'on sent profond et définitivement acquis entre ces deux êtres; l'invitation qu'adresse le père à son fils au moment du départ, celle de venir en compagnie de la femme aimée la prochaine fois, en figure le premier fruit. Un beau livre que celui-ci, où s'exprime une quête d'identité propre à notre époque, écrit dans une langue qu'on reconnaît d'emblée comme appartenant à Robert Lalonde, une fois de plus l'homme des promesses tenues. □

Myriam première de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur, 1987, 532 p., 19,95\$.

Au cours des dernières années, deux autres romanciers ont fait à leur éditeur et à leurs lecteurs le « coup » de *Myriam première*. Je pense à Michel Tremblay qui, après l'engouement dont fut l'objet *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*¹, a mis trois autres romans avant d'interrompre le filon²; et à Yves Beauchemin, évidemment, dont nous serons tous bientôt délivrés, promet Québec/Amérique, de l'angoisse de savoir s'il peut refaire *Le Matou*³.

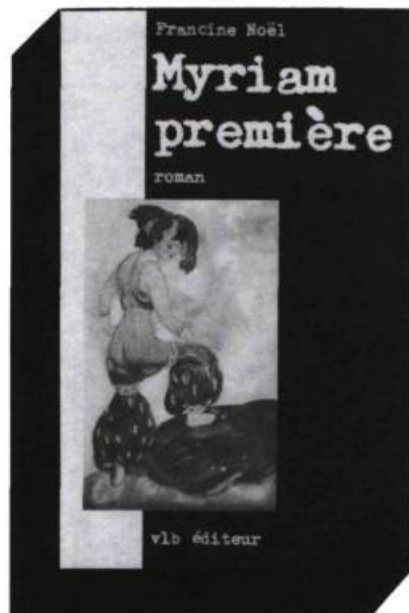
Laissons encore au coureur Beauchemin la chance de montrer qu'il peut se répéter en se renouvelant... Quant à Michel Tremblay — le romancier — le « ton » qu'il avait trouvé dans son premier roman à succès — cette alternance de jolai dans les dialogues et de français international dans la narration, le tout assaisonné de beaucoup d'esprit et d'un brin de fantastique — était certes bien à lui; sauf qu'après trois romans, le lecteur

averti et las avait compris que si le projet d'étirer presque à l'infini les *Chroniques du plateau Mont-Royal* était tout à fait à la mesure des capacités et du talent de Michel Tremblay, ce talent pourrait finir par ne pas être exempt d'une certaine complaisance. Les romans de Michel Tremblay semblaient bien pouvoir plaire encore longtemps à un certain public, là n'était pas la question, mais ils n'étonneraient plus personne : et là-dessus, Michel Tremblay — hasard ? — a interrompu la série.

L'œuvre romanesque de Francine Noël, qui ne comporte pour l'instant que deux tomes⁴, me fait très exactement le même effet d'une éventuelle répétition et d'une possible complaisance, avec en plus un sérieux handicap : on a déjà vu fonctionner la machine avec Michel Tremblay!

Qu'est-ce qu'un roman de Francine Noël apporte de différent — j'allais dire « de neuf » — par rapport à un roman de Michel Tremblay ? Même si le groupe social décrit y est nettement plus intellectuel, il s'agit bien du même sujet : une saga familiale (avec une définition cette fois plus extensive de la notion de famille) qui de la Maryse du premier roman, passe cette fois le flambeau du personnage principal à Myriam, comme « la grosse femme » l'avait passé jadis à Thérèse-et-Pierrette, qui l'avaient passé à leur tour à la « duchesse », etc. Pourquoi pas la prochaine fois, chez Francine Noël, que je me dis, une nouvelle focalisation du même ensemble, depuis le point de vue de l'adolescence difficile du jeune Gabriel, demi-frère de Myriam, ou encore des émotions d'auteur de François Ladouceur... Car l'allure générale des deux séries de romans est également du même type :

— 500 pages, et plein de dialogues *live*, pour que le lecteur malgré tout ne s'enlise pas;



— un mélange de genres raisonnablement et savamment dosé : un solide réalisme (on en conviendra), mais en même temps une démarche audacieuse vers le fantastique, et introduite dans les deux cas par des enfants — d'un côté, le Marcel de *La Grosse Femme...*, sous-doué, c'est le moins qu'on puisse dire, et qui seul accède à l'univers de Rose, Violette et Mauve; de l'autre côté, la bande d'enfants gravitant autour de Myriam, celle-ci plutôt surdouée et débrouillarde au cube, et qui possède aussi un refuge merveilleux, le bar du Diable Vert;

— une unité de lieu toute classique : la journée dans la vie de la grosse femme, ou encore le voyage d'Édouard; ici le mois de mai, daté et bien circonscrit. Et je ne parle même pas des clins d'œil intérieurs à Tremblay à l'intérieur de l'énoncé, comme ce chapitre intitulé «L'Impromptu de la ruelle Boisbriand» (p. 159-208).

Mais autres temps, autres mœurs. Si, des premiers personnages de Tremblay, on riait parce que ce n'était pas nous, c'est-à-dire que pour la plupart des lecteurs, il n'y avait là qu'une petite partie d'eux-mêmes, et qu'elle était assez loin par derrière, voilà qu'on proclame assez unanimement des personnages de Francine Noël qu'ils iraient comme un gant à toute une génération récente de post-péquistes à laquelle plusieurs lecteurs ne songeraient même pas à contester que c'est bien la leur. «Le roman de notre époque», «Une grande fresque sociale» : voilà bien les termes qu'a choisis l'éditeur pour frapper l'imagination, en page 4 de couverture. Et voilà par le fait même le glorieux réalisme de Francine Noël établi hors de tout doute. C'est également, si j'ai bien compris, ce dont les médias s'affairent à nous convaincre, depuis la parution du roman.

Qu'on me comprenne bien. Que Francine Noël fasse les romans qu'elle veut, c'est bien évidemment elle, et elle seulement, que cela concerne; qu'elle en multiplie les spécimens tant et aussi longtemps que le public en redemandera : qui pourrait bien avoir l'audace de lui en vouloir pour cela ? Ce qui est plus préoccupant, par contre, c'est qu'au sujet de ces livres on crie à la découverte, à la révélation, et par le fait même, il faut le présumer, à la nouveauté. C'est là où je me permets d'être étonnée.



Photo: André A. Bélanger

Francine Noël

Ayant eu, au cours des dernières années, à faire la synthèse de la brève histoire du roman au Québec devant un auditoire estival de professeurs d'Amérique latine, j'ai été frappée de la proximité du travail de représentation de Michel Tremblay d'une part, et d'autre part de celui de nos romanciers dits de mœurs et du terroir, au XIX^e siècle. Il faut voir que ce n'est pas parce que nous sommes au XX^e siècle, en ville, sur la rue Fabre ou sur la ruelle Mentana, que les choses ont substantiellement changé. Le travail d'écriture de Francine Noël, comme celui de Michel Tremblay avant elle, est un travail d'analyse que j'appellerais folklorique et de surface, dans la mesure où sa transparence, qui en rend incidemment la lecture prodigieusement facile, doit être vue comme le geste d'une société qui se regarde, et se complait dans un spectacle qu'elle trouve amusant et «correct». Rien de plus inquiétant, parce que rien de plus stagnant. Je suis désolée, mais je ne crois pas à un quelconque effet corrosif de l'humour de Francine Noël; je ne trouve pas que les gens qui utilisent les couloirs des maisons de leurs amis pour faire du vélo ou du patin à roulettes sont particulièrement drôles; et je ne suis pas convaincue qu'il faut prendre comme un mot d'esprit un tant soit peu acidulé l'obstination de Myriam à mal prononcer «typical», alors qu'il faut admettre par ailleurs qu'elle comprend tellement de choses et si bien. Michel Tremblay a fini par comprendre que les idées perçues en un premier temps comme les plus étonnantes pouvaient prendre un air usé.

On dira que j'ai peu parlé, finalement, et on pourra penser que c'est à tort, de *Myriam première*, de son détail en tout cas. Et les personnes qui n'ont pas lu le roman — *Vous avez pas encore lu ça, vous ?* — trouveront ici peu de balises. Je me console en pensant à toutes les louanges dont cette œuvre a été l'objet, et qui autorisent, en quelque sorte, à introduire sans trop de remords une note discordante. On aura compris que je n'ai pas «aimé» le roman de Francine Noël, au sens où il ne m'apparaît pas qu'il s'agisse là pour notre littérature et son histoire d'un roman dont il faudra retenir longtemps l'importance. □

Notes

1. Michel Tremblay, *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978.
2. *Ibid.*, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, *La Duchesse et le Roturier*, *Des nouvelles d'Édouard*, Montréal, Leméac, 1980, 1982, 1984.
3. Yves Beauchemin, *Le Matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.
4. On se souvient évidemment de *Maryse*, Montréal, VLB éditeur, 1983.